



© Alain Bergeron et Laurine Spehner. *Autopsie d'une série culte: The X-Files.*

Titre original: Teliko

Titre de la version française: Teliko (aussi: La couleur de la peau)

Date de la première diffusion aux États-Unis: 18 octobre 1996

Scénario: Howard Gordon

Réalisation: James Charleston

Distribution:

Agent Fox Mulder: David Duchovny

Agent Dana Scully: Gillian Anderson

Marcus Duff: Carl Lumbly

Samuel Aboah: Willie Amakye

Alfred Kittel: Dexter Bell

L'homme d'affaires: Don Stewart

Le ministre: Zakes Mokae

Dr Simon Bruin: Bob Morrisey

Directeur adjoint Walter Skinner: Mitch Pileggi

Marita Covarrubias: Laurie Holden

Agent Pendrell: Brendan Beiser

Le chauffeur d'autobus: Bill Mackenzie

Une hôtesse de l'air: Maxine Guess

Lieutenant Madson: Michael O'Shea

Une adjointe: Maria Bitamba

L'infirmier: Oscar Goncalves

Premier officier: Danny Wattley

Un passager: Geoffrey Ayi-Bonte

L'épisode en bref

Le monstre de la semaine est un démon ou un vampire africain — ou peut-être n'est-ce qu'un malheureux immigrant albinos? — qui paralyse ses victimes, des Afro-Américains, avant de les trucider en aspirant leur hypophyse. Par la même occasion, l'opération prive ces gens de leur pigmentation naturelle et les transforme en blonds aux yeux pâles, tout en conférant à leur cadavre une vilaine apparence farineuse. L'ombre d'Eugene Tooms (**Squeeze/Tooms**) plane de façon un peu gênante sur cet épisode qui, malgré quelques bonnes scènes, a bien de la difficulté à soutenir l'intérêt. Ni l'apparition éclair de Skinner ni celle de Marita Covarrubias ne sauvent la mise. Signalons cependant que **Teliko** offre une des rares occasions de voir Mulder et Scully se sauver la vie à tour de rôle.

-1-

Un Boeing en provenance du Burkina Faso est en route vers l'aéroport JFK aux États-Unis avec à bord des passagers en majorité Africains et francophones. Un homme d'affaires se lève pour aller aux toilettes sans savoir qu'un être tapi dans l'une des cabines l'observe. On ne voit de cet être qu'un œil rose (décoloré) et une peau blanchâtre. L'homme d'affaires entre justement dans cette cabine, la seule qui soit libre. Un frottement venant du plafond lui fait lever les yeux, puis hurler de terreur. Son cri étant couvert par le vrombissement de l'avion, personne ne vient à son secours. Le verrou, qu'il avait oublié de pousser, indique maintenant OCCUPÉ.

L'avion se pose et une hôtesse parcourt l'allée pour s'assurer que tous les passagers sont assis. Elle note qu'un siège est libre. Le passager installé dans le siège voisin l'informe qu'il n'a pas vu l'homme d'affaires depuis qu'il s'est réveillé de sa sieste. Il présume qu'il doit être aux toilettes.

Dans les toilettes en question, quelqu'un se relève. Ce n'est pas l'homme d'affaires, mais Samuel Aboah, le monstre de la semaine. Sa peau est devenue foncée et ses yeux roses sont en train de virer au brun. Il peut enfin sortir. Dans l'allée, il croise l'hôtesse qui le prie d'aller s'asseoir, car l'avion est sur le point d'atterrir. Aboah s'éloigne pendant que l'hôtesse frappe à la porte des toilettes. N'obtenant pas de réponse, elle ouvre. Dans l'espace exigü, elle découvre le corps de l'homme d'affaires affaissé dans un coin. Sa peau a la couleur de la farine. L'hôtesse se met à hurler.

-2-

Scully a été appelée au bureau du directeur adjoint Skinner très tôt le matin. Un autre homme s'y trouve déjà, le Dr Simon Bruin du CDC de Philadelphie. Skinner demande à Scully ce qu'elle sait d'une série d'enlèvements qui ont eu lieu à Philadelphie. Elle répond que ses connaissances se limitent à ce qu'elle a lu dans le *Herald*, c'est-à-dire que quatre jeunes Noirs ont disparu au cours des trois derniers mois. «Une unité spéciale réunissant le FBI et la police de Philadelphie a travaillé là-dessus, lui apprend Skinner, mais ils sont toujours revenus bredouilles. Jusqu'à cette nuit...» Le corps d'Owen Sanders, la victime la plus récente, a été retrouvé près d'un chantier de construction. Le problème, c'est que personne ne sait de quoi il est mort, car il n'y a aucune

trace d'homicide. Le Dr Bruin tend à Scully une photo du corps de Sanders. Le cliché montre un jeune homme corpulent dont la peau noire a viré au blanc. Sur le coup, Scully le prend pour un Caucasien, mais Bruin lui tend une coupure de journal montrant Sanders en de meilleurs jours — et avec son teint naturel. Bruin a une hypothèse: «La dépigmentation que vous voyez ici pourrait être le symptôme visible d'une maladie. D'une maladie mortelle, apparemment.» Il ne croit pas que ces hommes récemment disparus ont été assassinés. La réponse se trouve plutôt sous un microscope. «Le Dr Bruin espère que quelqu'un possédant un solide bagage médical sera apte à faire une analyse rapide et décisive», explique Skinner, qui semble croire que Scully a soudainement développé une expertise en matière de dépigmentation létale.

-3-

Le corps d'Owen Sanders repose sur une table d'autopsie. Sa peau est d'un blanc laiteux, ses cheveux crépus ont viré au jaune paille, ses yeux décolorés ont une teinte rosée. Scully note verbalement tous ces détails dans son magnétophone. Mulder entre. Débonnaire, il demande à sa collègue qui est le macchabée chanceux qu'elle s'apprête à découper. Celle-ci lui fait un résumé de l'affaire pendant qu'il jette un coup d'œil au corps. «Si tu veux mon avis, c'est un coup de Michael Jackson», blague-t-il. («*There's a Michael Jackson joke in here somewhere, but I can't quite find it.*») Sa collègue lui précise que l'Agence fédérale de la santé lui a demandé de découvrir pourquoi les pigments du jeune homme ont disparu. Mulder est intrigué. Pourquoi l'Agence s'intéresse-t-elle à une série d'enlèvements? Scully répond qu'on soupçonne qu'il ne s'agit pas d'un crime, mais de l'effet d'un agent pathogène. Elle n'est pas certaine des causes exactes, mais elle propose une hypothèse un peu vaseuse: «Les conditions sont celles du vitiligo qui attaque les mélanocytes et empêche la fabrication de mélanine dans les cellules, un dysfonctionnement de l'immunité encore mal connu.»

Mulder ne cache pas son scepticisme. «Il ne t'est pas venu à l'esprit que ça pouvait être une opération de diversion? Pour détourner l'attention du fait qu'après la mort de ces jeunes Noirs, personne n'a pris la peine de chercher un suspect, comme si tout le monde s'en foutait.» Scully lui fait remarquer que le monde n'est pas un réseau de conspirations où chacun ne pense qu'à comploter «pour leurrer, aveugler et tromper autrui» («*...not everybody is plotting to deceive, inveigle*

and obfuscate»). Mulder lui demande alors si elle a effectué des prélèvements sur le corps. Elle répond par l'affirmative. Les échantillons se trouvent dans une boîte en plastique dont Mulder s'empare avant de se diriger vers la sortie.

-4-

Samuel Aboah s'est trouvé un logement qu'il garde plongé dans le noir. Assis sur son lit, il semble attendre. Il se lève dès qu'il entend frapper à la porte. Comme il ne porte pas de chemise, on remarque une grande tache blanche sur son épaule, comme si sa peau avait perdu sa pigmentation à cet endroit. L'homme à la porte se présente: «Je m'appelle Marcus Duff. Vous vous souvenez de moi? Votre conseiller d'immigration. Nous avons pris rendez-vous pour étudier votre demande de naturalisation.» Aboah le fait entrer et verrouille la porte derrière lui. Duff s'assoit sur un divan et demande s'il est possible d'ouvrir les rideaux pour avoir un peu de lumière afin de remplir les formulaires. Aboah allume une lampe qui jette un éclairage mesquin. Il se déplace avec des gestes lents comme s'il ne voulait pas brûler trop d'énergie. Il va s'asseoir près de Duff. Celui-ci remarque qu'Aboah a l'air un peu fiévreux et lui demande s'il est malade. Aboah répond par un non laconique. Duff se lance alors dans une entrée en matière qui ferait frémir bien des Américains: «J'ai connu votre situation et je compatis. Vous êtes seul dans ce pays, loin de votre famille. Mais une fois que vous serez devenu citoyen des États-Unis, alors je vous aiderai à faire venir tous vos frères, vos sœurs, vos oncles, tantes et cousins. Tout ça commence aujourd'hui, Samuel. Vous comprenez?» Samuel fait signe qu'il comprend.

-5-

Mulder a apporté les échantillons prélevés sur le corps d'Owen Sanders au labo de l'agent Pendrell. Celui-ci attend anxieusement de pouvoir communiquer ses résultats à Scully, mais il ne voit arriver que Mulder. Celui-ci détruit ses derniers espoirs en lui apprenant que sa collègue ne viendra pas, car elle a un rendez-vous. Pendrell a l'air tellement déçu que l'autre le prend tout de suite en pitié. «Pas de panique, Pendrell. Elle est avec un mort. Elle fait une autopsie.» Soulagé, le technicien signale à Mulder qu'il a découvert des fibres d'amiante en examinant ses échantillons. Il y a autre chose aussi: une graine en forme d'épine. Il a dû contacter un botaniste par l'entremise du réseau University Video Network pour apprendre de quoi il s'agissait. «*Adenia volkensii*», dit-il. Il s'agit d'une espèce rare de fleur de la passion. «Une plante indigène rarissime qui

fleurit la nuit dans certaines contrées d'Afrique de l'Ouest.» Mulder se demande comment une chose aussi petite a pu traverser l'Atlantique pour arriver sur le corps d'Owen Sanders. Pendrell n'en a aucune idée.

«Elle contient un glycogène cérébropathique», explique Mulder au téléphone. Il est en train de faire part de ses dernières découvertes à Scully. Elle pense que la substance dont parle Mulder est un «dépresseur cortical» qui affecte les centres supérieurs du cerveau. Cette substance pourrait être mortelle à forte dose, mais une simple graine ne devrait pas en contenir suffisamment. Par ailleurs, l'analyse toxicologique du sang de la victime a donné des résultats négatifs. «Le corps ne peut pas métaboliser la substance?», demande encore Mulder, qui ne lâche pas prise. Scully reconnaît que c'est possible si la victime n'est pas morte immédiatement. Par contre, elle croit avoir trouvé une explication à la perte de pigmentation chez la victime. «Son hypophyse était entièrement nécrosée», dit-elle. Cette glande sécrète toutes les hormones de régulation dans le corps et contrôle la production de mélanine dans certaines cellules. «Tu as donc trouvé la preuve que c'est une maladie?», lui demande Mulder. Scully avoue qu'elle n'a pas encore découvert la cause du problème, seulement ses effets. Mulder doit raccrocher, car il a un avion à prendre.

-6-

Marita Covarrubias, la blonde employée de l'ONU qui avait fourni des informations à Mulder dans **Herrenvolk**, vient de terminer sa journée de travail et quitte l'édifice des Nations Unies à la nuit tombée. Elle croit entendre quelqu'un qui la suit et regarde craintivement derrière elle. Ce n'est que Mulder qui s'est rendu à New York pour la consulter. Marita lui demande un peu sèchement ce qu'il veut. «Quatre hommes ont disparu à Philadelphie. L'un d'eux a été retrouvé mort la nuit dernière. On a découvert cette graine dans le corps de la victime», explique-t-il en lui montrant l'échantillon. Il précise qu'il s'agit d'une plante très rare de l'Afrique de l'Ouest. Marita affirme n'avoir aucune information à ce sujet. Concernant l'échantillon, elle lui rappelle que, chaque jour, des milliers d'espèces exotiques entrent sur le territoire américain sans être détectées. Mulder se fait pressant. Il avait cru comprendre lors de leur première rencontre qu'elle était en position de lui fournir de l'information. Marita le regarde sans dire un mot, l'air ennuyé.

Le soir même à Philadelphie, un jeune Noir nommé Alfred Kittel attend le bus. Un dard l'at-

teint au cou. Il le retire avec une grimace de douleur et sa vision commence à se brouiller. Le bus s'engage dans la rue et approche de l'arrêt. De plus en plus étourdi, Kittel est obligé de s'asseoir sur le banc. Il n'arrive plus à bouger. Le bus arrête devant lui et la porte s'ouvre. Le chauffeur l'interpelle: «Hé, j'ai un horaire!» Mais Kittel le fixe sans rien dire. Irrité et croyant que le jeune homme est drogué, le chauffeur referme la porte et démarre. Quand le bus libère son champ de vision, Kittel aperçoit Samuel Aboah qui le dévisage de l'autre côté de la rue. Les taches de décoloration qu'on avait d'abord vues dans son dos ont maintenant atteint son visage.

-7-

Le lendemain, la police examine l'endroit pendant que Scully interroge le chauffeur de bus. «Il était assis là, répond celui-ci. Il me regardait avec ses yeux vitreux. Il avait l'air bizarre.» Il paraissait malade, ajoute le chauffeur quand Scully le lui demande. «Je lui ai demandé si je pouvais l'aider, mais il n'a rien articulé.» Le chauffeur rappelle avec insistance qu'il avait un horaire à respecter, et il tient à ce que Scully le consigne dans ses notes. Mulder arrive sur les lieux et sa collègue le met au parfum: «Un jeune homme a encore disparu, il s'appelle Alfred Kittel, il a dix-sept ans et il est Afro-Américain.» Sa mère a appelé la police à trois heures du matin parce qu'il n'était pas rentré du travail. Scully ajoute que le chauffeur de bus a trouvé que Kittel «avait l'air désorienté et comme inconscient». Elle croit qu'il pourrait s'agir de «symptômes de démence», mais Mulder pense plutôt à l'effet d'un puissant corticodépresseur. S'ils trouvent Alfred Kittel, ils trouveront aussi l'une de ces mystérieuses graines exotiques. «Il y a trois mois, dit-il en tendant une enveloppe à Scully, une semaine avant qu'on signale la première personne disparue, l'aéroport de New York a transmis ça au Fichier central.» L'enveloppe contient la photo de l'homme d'affaires du prologue. «À l'origine, cet homme n'était pas plus albinos qu'Owen Sanders, jusqu'à ce qu'on le retrouve mort dans un avion venant du Burkina Faso en Afrique de l'Ouest. L'ambassade a demandé le rapatriement du corps avant qu'on ait pu faire la moindre autopsie.» Scully remarque que le document mentionne que la cause de la mort était indéterminée. «Indéterminée ne veut pas toujours dire inconnue», dit Mulder.

Pendant ce temps, deux policiers se présentent à la porte de Samuel Aboah. L'un d'eux, un Noir, demande à son collègue, un Blanc: «Aboah? Qu'est ce que c'est ce nom bizarre?» Samuel finit par ouvrir et l'agent explique sa présence. La po-

lice est en train de contrôler le quartier à la suite d'une affaire de personne disparue. Dans le logement d'Aboah, il fait toujours aussi sombre. La télé est allumée. On entend le policier montrer une photo du disparu et Aboah dire qu'il ne l'a pas vu. Mais Alfred Kittel, hors de vue, est assis dans l'appartement, incapable de bouger et de parler malgré ses efforts. Le policier fournit à Aboah un numéro à appeler au cas où il aurait des informations. Tout le monde se remercie mutuellement et la police s'en va. Kittel ne peut que verser des larmes. Aboah ferme la porte. Puis, sous les yeux horrifiés de son prisonnier, il penche la tête par en arrière et ouvre grand la bouche. De sa propre gorge, il extrait lentement un long tube de bois aux contours sculptés.

-8-

Au Service de l'immigration et de la naturalisation des États-Unis, Mulder et Scully sont venus rencontrer Marcus Duff dans l'espoir de trouver des indices du côté des immigrés africains récents. L'employé se montre peu coopératif. «J'assiste des gens originaires de cette partie du monde d'où je suis venu moi-même il y a quinze ans», fait Duff avec agressivité. Mulder cherche précisément quelqu'un qui serait arrivé sur un certain vol en provenance du Burkina Faso. Il lui fournit la liste des passagers et lui demande de vérifier s'il ne reconnaît pas quelqu'un qui aurait sollicité un permis de travail ou une carte de séjour dans les trois derniers mois. Duff proteste. Son travail ne consiste pas à rechercher des clandestins. Scully doit lui expliquer qu'ils enquêtent sur une possible crise touchant la santé publique. «Quel genre de crise?», demande Duff, maintenant intrigué.

Les agents ont su se montrer persuasifs, car Duff leur a fourni l'adresse de Samuel Aboah. Seulement, leur suspect n'est pas à la maison, et ils vont devoir attendre son retour dans leur voiture. Finalement, un groupe d'ouvriers arrive. Mulder sort une copie couleur d'une fiche d'identité d'Aboah (qui a pour en-tête «*Resident Alien*»). Il reconnaît son suspect au milieu du groupe et sort de la voiture pour l'interpeller. Aboah prend la fuite. Les agents se lancent à ses trousses et le suivent jusqu'à un cul-de-sac où Aboah semble s'être volatilisé. «Bon sang, il est rapide!», s'exclame Mulder. Les agents entreprennent d'examiner le cul-de-sac encombré de boîtes et d'ordures. Au fond de la ruelle, Scully remarque une ouverture dans le grillage et suppose qu'Aboah a trouvé le moyen de s'y faufiler. Mulder, lui, remarque une sorte de drain très étroit à la base d'un mur. Pris d'une de ses intuitions caractéristiques, il y jette un coup d'œil. Il aper-

çoit aussitôt à l'intérieur le visage d'Aboah, qui respire avec force. Le fuyard a réussi à se faufiler dans ce tout petit espace où il est resté suspendu (coincé?) la tête en bas.

-9-

Aboah a été capturé et emmené à l'hôpital Mount Zion où on lui fait subir une batterie de tests. Il reste d'une placidité exemplaire tout au long du processus. Le Dr Bruin ne décèle rien d'anormal chez l'homme, ce qui déçoit Scully: elle espérait avoir trouvé le patient zéro de son «épidémie». L'autre médecin remarque que les choses seraient plus simples s'ils pouvaient communiquer avec le prévenu. Scully lui assure qu'elle y travaille. Elle appelle Mulder pour lui apprendre qu'ils n'ont encore rien trouvé, même si elle persiste à croire qu'Aboah est porteur de l'agent infectieux. «Ce qui n'expliquerait pas comment il a disparu dans une canalisation», souligne son collègue.

Leur conversation est interrompue par Marcus Duff, appelé pour «communiquer» avec Aboah. Il exige que son protégé soit relâché, mais Scully lui explique qu'elle doit lui faire passer d'autres examens pour s'assurer qu'il n'est pas un danger pour autrui. Elle a fait venir Duff dans l'espoir qu'il puisse servir de traducteur. Quand l'autre lui demande à quel sujet, c'est Mulder qui répond: «Au sujet d'Alfred Kittel et de plusieurs autres jeunes Noirs qui ont disparu depuis son arrivée à Philadelphie il y a trois mois.» Duff se rebiffe, il y a donc une accusation criminelle. Scully lui assure que non, mais Mulder semble en veine de la contredire. Il veut savoir pourquoi Aboah a pris la fuite quand les agents l'ont interpellé. Duff a réponse à tout: «S'il vous était déjà arrivé d'être malmené par la police ou de voir votre maison réduite en cendres à cause de la couleur de votre peau (*«for no other reason than being born»*), alors je pense que vous comprendriez pourquoi il a fui! » Mulder s'obstine. Selon lui, Aboah s'est sauvé parce qu'il cache quelque chose. À Scully, il affirme qu'aucun de ses tests ne sera concluant. Puis il tourne les talons et s'en va, «voir quelqu'un que je connais qui sait bien ce que veut dire tromper, leurrer et aveugler.»

-10-

Ce «quelqu'un» lui a finalement permis de rencontrer un ministre plénipotentiaire à l'ambassade du Burkina Faso à Washington. Mulder remercie le dignitaire de le recevoir à une heure aussi tardive. L'autre lui explique qu'il n'avait pas vraiment le choix: «Quelqu'un des Nations Unies

s'est adressé directement à l'ambassadeur.» On comprend qu'il s'agit sans doute d'une nouvelle intervention discrète de Marita Covarrubias. De quoi s'agit-il? «Il s'est passé quelque chose sur un vol en provenance de votre pays il y a trois mois, répond l'agent. Quelque chose que vous avez cru devoir cacher même à votre propre ambassadeur. D'ailleurs, le ministre des Affaires étrangères a dit que la demande d'arrêter l'enquête sur la mort de cet homme émanait directement de vous.» Mulder montre la photo de l'homme d'affaires dans toute sa blancheur cadavérique. D'autres personnes risquent de mourir, si le ministre ne parle pas. Celui-ci paraît quelque peu ébranlé. «Si je vous disais tout ce que je sais, vous ne le croiriez jamais.» Mulder lui assure au contraire qu'il est prêt à croire à beaucoup de choses. «J'avais espéré que si je fermais les yeux, tout disparaîtrait cette fois», continue le dignitaire. Cette fois? «Mon peuple, les Bambaras, sont des paysans. J'ai grandi au milieu de leurs légendes. J'y ai cru comme seul un enfant peut croire.» Quand Mulder lui demande de quelle sorte de légendes il parle, le ministre répond: «Le Teliko. Les esprits de l'air.»

Pendant que nous entendons son récit en voix hors champ, la scène se transporte à l'hôpital où est retenu Samuel Aboah, le présumé Teliko. «On disait qu'ils se reposaient le jour dans des endroits sombres et froids, raconte le ministre, dans de profonds troncs d'arbres ou dans des abris sous la terre, des lieux trop petits pour que même un enfant s'y cache.» Un infirmier poussant un chariot se présente à la chambre d'Aboah dans une zone de quarantaine surveillée par un gardien. Or la chambre paraît vide. L'infirmier frappe à la porte de la salle de bain en appelant Aboah. Pas de réponse. «C'est seulement quand le soleil était couché et que la terre entière dormait qu'ils sortaient de leur cachette», poursuit le ministre. On voit alors le tiroir du chariot, qui était entrouvert, se refermer tout seul. L'infirmier, qui n'a rien remarqué, quitte la chambre surveillée. Et, bien entendu, il emporte son chariot avec lui.

À l'ambassade, le ministre continue son récit. Lorsqu'il était enfant, il dit avoir vu le Teliko penché sur lui. «Ses cheveux étaient comme de la paille; ses yeux, comme de l'eau. Il me regardait fixement.» Le garçon a fermé les yeux et a crié. Il a cru avoir fait un cauchemar, mais le jour suivant, on a trouvé son cousin mort dans un champ. «Le teint aussi clair que celui de cet homme», assure le ministre en montrant la photo de la victime de l'avion. C'est pourquoi, en voyant cette photo trois mois plus tôt, il a compris que le Teliko n'était pas qu'une histoire pour

les enfants et que la créature était maintenant ici.

À l'hôpital, l'infirmier a laissé son chariot dans un couloir. Le tiroir s'ouvre discrètement, ne laissant entrevoir que les yeux d'Aboah.

-11-

Les examens de Scully ont révélé des choses étranges au sujet du suspect. Elle en fait part au Dr Bruin. D'abord, les rayons X montrent un objet logé dans l'œsophage d'Aboah, ce qui n'impressionne pas tellement le docteur: «Ça peut être un tas de choses. Vous seriez étonnée de ce qu'on peut extraire de la gorge des gens dans les services d'urgence.» Son EEG révèle un détail encore plus étonnant: Aboah n'a pas d'hypophyse. Bruin n'en croit pas ses yeux: la chose est impossible. «J'espère que ce patient saura apporter quelques réponses à nos questions», dit Scully. Mulder survient alors: «Il faudra d'abord le retrouver!» On vient de se rendre compte qu'Aboah a disparu.

Il fait nuit et Marcus Duff s'apprête à rentrer chez lui. Au moment où il va monter dans sa voiture, il sursaute en voyant le reflet de Samuel Aboah dans son rétroviseur. L'homme le dévisage avec son perpétuel sourire placide. Duff reprend contenance et propose à son protégé de le ramener chez lui. «Vous avez de la chance, j'ai travaillé tard», dit-il. Le sourire d'Aboah s'élargit. «Oui, quelle chance». On voit qu'il cache dans son dos la longue baguette qu'il avait d'abord cachée dans sa gorge.

À l'hôpital, Mulder a tout de suite compris qu'Aboah a réussi à se comprimer pour entrer dans le tiroir du chariot et prendre la fuite. «La police de Philadelphie vient d'appeler, lui dit Scully. La voiture de Marcus a été retrouvée abandonnée, les clés sur le contact et le moteur encore chaud.» Les agents se mettent en route.

Ailleurs, dans une ruelle, Duff gît par terre, paralysé. Aboah est debout devant lui, les yeux rosâtres maintenant. Il sort de sa baguette une longue fléchette d'allure peu conviviale. Il en insère la pointe dans le nez de Duff, terrifié. On entend une sorte de craquement. L'arrivée de policiers venus fouiller la ruelle interrompt l'opération. Aboah doit disparaître. Marcus Duff est encore en vie malgré la fléchette qui lui sort du nez. On devine qu'Aboah s'est esquivé par l'orifice d'une large gouttière.

-12-

Duff est emmené dans une ambulance. Les agents essaient en vain de comprendre ce qui lui est arrivé. Scully est persuadée que leur suspect ne peut être bien loin, mais Mulder sait qu'il peut se glisser dans un trou de souris (un pot de café, en anglais). Il prévoit qu'il y aura une autre victime avant qu'on puisse retrouver Aboah, car il n'a pas pu aller jusqu'au bout avec Duff.

Les agents regagnent leur voiture. Scully ne comprend pas pourquoi Aboah a voulu assassiner le travailleur social. Mulder croit qu'il obéissait en fait à un besoin impérieux. Si cet homme n'a pas d'hypophyse, son organisme est incapable de produire lui-même sa mélanine. L'anomalie révélée par les tests médicaux n'est pas seulement physiologique, selon Mulder, mais également «évolutive» (*«evolutionary»* en version originale, c'est-à-dire une caractéristique produite par l'évolution). Il envisage l'existence possible d'une ancienne tribu, un clan d'albinos du sud du Sahara «liés entre eux par un déficit congénital commun». Ils se sont adaptés en tuant pour voler les hormones qui leur manquent. Scully lui demande pourquoi il pense qu'Aboah n'est pas un cas isolé. Mulder doit lui avouer qu'il fonde son opinion sur une légende africaine, en ajoutant que les légendes sont une autre façon d'exprimer une vérité. Mais alors, demande encore Scully, pourquoi Aboah a-t-il quitté son pays? «Pour être libre» (*«Free cable!»*), répond Mulder, ce que chacun vient chercher aux États-Unis...

Mulder arrête sa voiture devant un chantier de démolition. Il explique à Scully que l'agent Pendrell a trouvé des fibres d'amiante sur le corps d'Owen Sanders. «Avant de démolir un bâtiment, on en récupère d'abord l'amiante. Ces fibres viennent bien de quelque part.» Pour se frayer un chemin vers le chantier, Mulder arrache des planches de contreplaqué. À l'intérieur, le bâtiment désaffecté est plongé dans l'obscurité et les agents doivent fouiller les lieux avec leurs lampes de poche. Ignorant les dangers déjà encourus dans des situations similaires, ils se séparent. Mulder entend bientôt un genre de grincement. Sortant son arme, il monte tant bien que mal en haut d'une échelle. Aboah l'épie. Son visage et ses yeux ont perdu toute couleur. Il atteint Mulder d'une fléchette et l'agent tombe sur les genoux. Avant d'être complètement paralysé, il réussit à appeler Scully d'une voix faiblissante. Il lâche son arme et s'effondre sur la passerelle. Sa collègue essaie de le retrouver dans la noirceur. «Mulder?» Elle monte l'échelle à son tour et atteint la passerelle, où elle retrouve la lampe de poche de son collègue. Un peu plus loin, elle

repère l'ouverture du système d'aération d'où proviennent des chocs sourds.

N'écoulant que son courage et oubliant ses mésaventures dans **Ghost in the Machine**, Scully se glisse dans le dédale du système d'aération pour retrouver Mulder. Sa progression est ralentie par le fait qu'elle tient sa lampe d'une main et son arme de l'autre. Elle ne voit donc pas Aboah qui l'observe. Plusieurs tournants plus loin, elle trouve le cadavre d'Alfred Kittel dont la peau a pris une teinte décolorée. Elle finit par retrouver Mulder, affalé dans l'un des conduits, complètement paralysé. Elle entend alors quelqu'un s'approcher à toute vitesse et doit rebrousser chemin. Aboah apparaît dans toute sa blancheur spectrale. Scully lui tire deux fois dessus, mais rate sa cible. L'homme disparaît. Scully retourne vers son collègue qui bave comme un bébé. «Ne t'inquiète pas, je suis là», lui dit-elle. Elle défonce un grillage dans l'espoir de trouver une autre issue. Dans une scène rappelant **Teso Dos Bichos**, Scully découvre en fait une nouvelle salle où le monstre de la semaine a caché le corps de ses victimes. Elle y tire son collègue comme un sac de patates. «Désolé, Mulder.»

Elle sort son téléphone cellulaire pour appeler de l'aide et donne son numéro de matricule. Elle ressort aussi son arme qu'elle avait rangée dans son étui. Derrière elle, le visage d'Aboah émerge de la noirceur. Seul Mulder le voit, mais sa paralysie l'empêche de prononcer un mot. Il peut bouger ses yeux, cependant, ce qu'il fait avec l'énergie du désespoir. D'abord intriguée, mais toujours en train de s'expliquer avec l'opératrice

du 911, Scully finit par comprendre. Elle se retourne vivement au moment où le Samuel Aboah se jette sur elle. Scully l'abat d'une seule balle et l'homme va s'effondrer parmi les cadavres. Mulder réussit à pousser un soupir de soulagement. Aboah n'est pas mort, mais il est grièvement blessé.

-13-

Dans un bureau au FBI, Scully tape son rapport final. On apprend que Marcus Duff a quitté l'hôpital malgré les dommages à son hypophyse. Il devra témoigner en cour contre Samuel Aboah, qui sera jugé pour cinq meurtres. Selon elle, il est peu probable que l'accusé vive assez longtemps pour subir son procès. «Il n'a presque pas réagi à sa thérapie hormonale et son état s'est progressivement détérioré.» Couché en position foetale sur un lit d'hôpital, Aboah paraît maintenant plongé dans un état catatonique. Une infirmière vérifie brièvement ses signes vitaux et quitte la chambre. En voix hors champ, Scully déclare: «Je demeure convaincue que le mécanisme qui a poussé Aboah à tuer pour pouvoir survivre ne peut être expliqué que par la science médicale et que cette science finira par trouver la place qui revient à ce genre d'individus dans le contexte de l'évolution. Mais il est probable que la science n'arrivera jamais à expliquer notre peur ineffable d'une présence étrangère parmi nous. Une peur qui, souvent, nous incite, non pas à comprendre, mais à tromper, leurrer et aveugler, pour cacher la vérité non seulement aux autres, mais à nous-mêmes.»

Eugene Tooms chez les Bambaras

Bonnes étaient les intentions à l'origine de **Teliko**, du genre de celles dont l'enfer est pavé. Si on en croit le scénariste Howard Gordon, l'épisode aurait dû s'en prendre aux préjugés xénophobes des Américains et aux stéréotypes sur les immigrants. La sensibilité aux problèmes sociaux n'est pas une des grandes qualités de la série *X-Files*, qui navigue mieux dans l'univers fantasmagorique des conspirations et les délires de la mythologie roswellienne. Cependant, il arrive qu'à l'occasion d'une incursion dans le paranormal, certaines questions d'actualité sociopolitique montrent le bout de leur nez. On pense à des épisodes comme **Excelsius Dei**, qui portait un regard sévère sur le sort fait aux personnes âgées dans nos sociétés occidentales, ou encore **Fresh Bones**, un autre scénario d'Howard Gordon, qui abordait sans complaisance le problème des camps de réfugiés. Au premier coup d'oeil, **Teliko** ne craint pas de traiter des sujets sensibles comme la couleur de la peau ou l'intégration des immigrants dans la société américaine. Il le fait toutefois de façon ambiguë. On se demande ce qui reste des intentions initiales de Gordon lorsque son monstre de la semaine se révèle être un dangereux immigrant, qu'il sélectionne ses victimes sur une base raciale et qu'il s'attaque directement à l'individu (Marcus Duff) qui lutte activement contre les préjugés. Si l'auteur avait voulu dénoncer de façon perverse les périls de l'immigration, aurait-il procédé différemment? Que penser de la promesse hautement caricaturale que fait Marcus à Samuel Aboah, «une fois que vous serez devenu citoyen des États-Unis, alors je vous aiderai à faire venir tous vos frères, vos sœurs, vos oncles, tantes et cousins»? Que penser surtout du fait que le monstre de la semaine transforme tous les bons Afro-Américains sur lesquelles il met la grappin en faux blancs à cheveux blonds et aux yeux pâles?

Cette curieuse dérive du résultat final par rapport à l'objectif paraît attribuable, au moins en partie, aux conditions laborieuses dans lesquelles s'est élaboré le scénario de **Teliko**. Lorsqu'il lui arrive de développer seul une idée d'épisode, Howard Gordon traverse habituellement une longue période d'angoisse. On se rappelle que la genèse de **Sleepless** et de **D.P.O.** avait été cauchemardesque à cet égard. Ses collaborations avec Alex Gansa, puis avec Chris Carter, en première saison, ont pourtant conduit à quelques bons épisodes (**Fallen Angel**, **Miracle Man**). Mais jusqu'ici, des efforts solitaires de Gordon,

seul **Fresh Bones** en troisième saison a constitué une véritable réussite.

Organiser une bonne histoire à partir de quelques éléments épars pose à Gordon d'énormes problèmes. Peut-être son seuil de tolérance envers l'incohérence est-il plus élevé que celui d'autres scénaristes de la série. Chose certaine, il se heurte rapidement à des impasses. Pour **Teliko**, le scénariste cherchait à mêler ses visées humanitaires sur les stéréotypes raciaux avec l'idée d'une créature vampirisante, albinos et immortelle, qui se nourrirait en suçant la mélanine de son prochain. Ses premiers essais dans cette direction ont été rapidement écartés par Chris Carter et son état-major. Une réunion au sommet avec Frank Spotnitz et quelques autres a dû être convoquée pour repasser les idées de Gordon à la moulinette. C'est au cours de cette session de «création collective» que les principaux éléments de ce qui deviendra **Teliko** ont été arrêtés. Quatre jours plus tard, l'auteur officiel de l'épisode mettait tout cela en forme et produisait enfin son scénario. Ses malheurs n'allaient pas s'arrêter là cependant. Le tournage venait de commencer lorsque Carter s'est soudain rendu compte de la faiblesse générale de l'histoire. «Pourquoi est-ce qu'on raconte tout ça?», aurait-il demandé devant toute l'équipe de production, en présence du scénariste humilié.

Pour sauver les meubles, comme il l'avait déjà fait dans le passé, le père de la série a donc décidé de s'en mêler et d'ajouter ses grains de sel à la mixture, alors même que **Teliko** était en production. Il imposa notamment une réécriture qui fournirait à l'histoire une meilleure «cohésion thématique» (on ne sait trop ce qu'il entendait par là). C'est Carter qui aurait aussi proposé d'ajouter un élément de paranoïa supplémentaire, typiquement *X-Files*, et symbolisé par la triade «*Deceive, Inveigle, Obfuscate*» (qui veut dire à peu près: tromper, enjôler, embrouiller, et qu'on a traduit approximativement, en version française, par «leurrer, aveugler, tromper»). Ces trois mots ne feront pas long feu dans la série, mais donnent le ton à l'épisode et, accrochés au générique, vont même lui servir de devise.

On ne peut juger si l'intervention tardive de Carter a vraiment rehaussé la cohérence de **Teliko**. Mais il se peut qu'elle l'ait annexé — de façon un peu forcée — au corpus la mythologie principale de la série. Très tôt dans l'épisode, Mulder prend un parti pris qui colle peut-être à la logique du personnage, mais qui tombe un peu à plat dans le contexte. Pour s'opposer à la thèse de

l'épidémie que soutient la très scientifique Scully, il sort de son chapeau et sans raison une vague conspiration du silence de quelques pouvoirs occultes. Il n'en démordra pas.

Ces références à la conspiration nous valent-elles des apparitions éclair de Skinner et de Marita Covarrubias? On ne sait pas si Gordon avait déjà prévu faire intervenir ces deux personnages typiques de la mythologie, avant que Carter de réoriente le scénario. Chose évidente, on ne peut pas dire que leur présence s'avère indispensable à l'histoire. M. le directeur adjoint ne fait rien de plus que présenter Scully au Dr Bruin. Quant à Marita, on ne nous fera pas croire que Mulder n'avait pas d'autres moyens à sa disposition pour suivre la piste de la «graine» africaine ou pour se faire recevoir dans une ambassade, que d'aller traquer en pleine nuit une fonctionnaire officielle de l'ONU à Washington.

Soyons clairs: personne ici ne se plaint de revoir Marita dans un épisode des *X-Files*... Après tout, c'est seulement la seconde apparition de la nouvelle «informatrice» de Mulder. La dame n'a pas encore fait ses preuves. Il est de bonne guerre de lui trouver comme ça, en passant, un petit rôle dans un épisode mineur, même si on donne en même temps la fausse impression qu'elle se spécialise dans les affaires agricoles (ou végétales). Comme informatrice, Marita n'a pas cet air manipulateur qu'affichaient ses prédécesseurs, Deep Throat ou Mr X. Ce n'est pas elle qui sortirait des coulisses à point nommé, pour expédier son pion au bout du monde. Elle serait plutôt du genre qu'on implore. Certes, elle paraît d'abord réticente devant les supplications de Mulder, elle nie les choses d'un air quelque peu ennuyé, mais elle finit par refiler l'information. Est-ce le charme de l'agent qui opère? Mulder la subjugué-t-il vraiment? Ou ne fait-il que l'apitoyer? Les futures allégeances de la belle nous feront nous poser bien d'autres questions.

Quoi qu'on pense des mérites personnels de Gordon comme scénariste, ce qui frappe le plus le spectateur, c'est à quel point **Teliko** s'inspire d'autres épisodes, et en particulier du diptyque **Squeeze/Tooms** de la première saison. Dès le prologue, la toute première manifestation du monstre dégage une impression de déjà vu. Cet oeil rosâtre, tapi dans un interstice, en rappelle un autre, jaune celui-là, dans une fente d'égout. Comme Eugene Tooms, le plus célèbre mutant de la série, Samuel Aboah recherche les petites ouvertures et s'y faufile habilement. On ne le voit pas se contorsionner à l'écran pour y arriver, mais il est clair qu'il suit l'exemple de Tooms lorsqu'il se cache dans le tiroir d'un chariot ou

dans un drain très étroit. Contrairement à son modèle, qui entrait tête première dans les cheminées, Aboah semble parvenir à se glisser d'abord par les pieds, puisqu'il reste coincé dans son tuyau la tête en bas.

Il n'y a pas que leurs exploits acrobatiques qui rapprochent les deux monstres. L'un et l'autre constituent une variation plus ou moins originale sur le mythe du vampire. Tooms se nourrissait de foies humains, Aboah aspire les hypophyses. Tous deux se dégraderaient autrement, et finiraient sans doute par mourir. D'où l'idée, émise chaque fois par Mulder, que si le monstre est interrompu en pleine séance d'alimentation, il n'aura pas eu sa ration et devra trouver une nouvelle victime. À la fin de **Teliko**, dans une scène qui en rappelle beaucoup d'autres (**Squeeze**, **Fire**, **D.P.O.**, **2Shy**), Samuel Aboah est montré hors d'état de nuire et sous bonne surveillance. Nul doute qu'il dépérira, dans le style de Virgil Incanto.

Tooms était un monstre composite qu'on se contentait de qualifier de mutant, faute de vouloir pousser plus avant l'effort d'explication. Aboah possède lui aussi des caractéristiques disparates: sa capacité de s'introduire dans des espaces étroits, par exemple, ne paraît avoir aucun rapport avec sa soif de mélanine. Cela en fait-il un mutant? Pour le ministre rencontré à l'ambassade du Burkina Faso, le Teliko est un esprit de l'air qui hante les Bambaras. L'hypothèse n'est pas nécessairement plus intéressante que celle qui fait de lui un mutant, mais elle aurait au moins permis de ranger Aboah dans une catégorie différente de celle de Tooms. Le scénario nous oblige cependant à écarter cette idée. Sans qu'on sache pourquoi, Mulder ne mord pas à la croyance des Bambaras, même s'il est prêt à considérer sérieusement le fond de la légende. Il considère son monstre, non pas comme une créature surnaturelle, mais comme un produit de l'évolution. Il formule une hypothèse infondée sur l'existence possible d'une ancienne tribu, un clan d'albinos du sud du Sahara qui se serait adapté en extirpant de leurs victimes la mélanine qui leur manquait. Aboah ne serait donc pas le seul mutant de son espèce. Si fumeuse que soit cette explication, tout semble lui donner raison. On voit mal en effet pourquoi un esprit de l'air africain viendrait s'installer en Amérique. L'argument du «*free cable*» dont parle Mulder convient beaucoup mieux à un être humain, fût-il quelque peu dérégulé sur le plan génétique. Enfin, la dégénérescence dont souffre Aboah à la fin, lorsqu'on le prive de son approvisionnement en hypophyses, montre que l'agonisant n'est rien de plus qu'une malheureux-

se personne. Encore une fois, le parallèle avec Tooms, et aussi avec Virgil Incanto (**2Shy**) est assez frappant.

Avec autant d'emprunts à d'autres épisodes, **Teliko** a beaucoup de difficulté à susciter l'intérêt du spectateur. Les idées de Gordon auraient pu mener à une variation novatrice du thème du vampire en jouant habilement sur les deux plans du folklore africain et du fantastique urbain. Au lieu de cela, on se retrouve avec un collage d'influences qui gomme le peu d'originalité que contient l'épisode. Même visuellement, on semble faire exprès pour éviter de se renouveler. Mulder mange des graines de tournesol dans la salle d'autopsie et fait une mauvaise blague sur Michael Jackson. Et Scully écrit son rapport à la fin, avec ses lunettes rondes. Même l'affrontement des deux agents paraît routinier. Les explications médicales de Scully sont si vagues que personne de raisonnable ne pourrait les prendre au sérieux, tandis que M. Intuition se met en chasse de n'importe quelle cause paranormale qu'il pourra trouver sur son chemin.

Le seul point intéressant concernant la relation entre les deux héros est qu'ils se sauvent mutuellement la vie à la fin. Il arrive souvent que l'un ou l'autre vole au secours de son collègue. C'est tantôt Mulder qui doit la vie à Scully (**The Jersey Devil, Aubrey, End Game**), tantôt l'inverse (**Lazarus, Irresistible, Our Town**), mais **Teliko** est jusqu'ici le seul épisode où l'on voit les deux se prêter main-forte à quelques instants d'intervalle. Ça n'est pas si extraordinaire, mais la chose mérite d'être signalée au passage.

Le réalisateur de **Teliko** est James Charleston qui signera deux autres épisodes mineurs en quatrième saison, **Synchrony** et **Elegy**. Il avait déjà travaillé avec Gordon dans **Avatar**. Il sait manipuler l'horreur, même si quelques scènes sont gâchées par la faiblesse des effets spéciaux. On pense notamment aux maquillages qui sont d'un niveau qu'on doit qualifier d'amateur. Tous ces Noirs enfarinés aux cheveux paille devraient faire peur, mais sont carrément risibles.

Là où le réalisateur montre son savoir-faire, c'est dans la longue fouille du site de démolition à la fin de l'épisode. Même si la scène évoque celle de **Squeeze** où les agents entrent avec leur lampe de poche dans l'immeuble abandonné où logeait Tooms, celle de **Teliko** constitue un brillant exercice de style sur le plan visuel. L'ensemble est probablement un tantinet trop étiré et le suspense paraît un peu forcé, mais on doit en admirer la composition recherchée des éclairages et du graphisme en général.

La musique de Mark Snow contribue fortement à l'impact de cette scène. D'ailleurs, à bien des endroits dans l'épisode, la trame musicale est le seul élément qui réussit à créer une apparence de suspense. Le compositeur dit avoir pris ses sources sonores dans des enregistrements de folklores rituels africains, mais aussi dans ceux d'un ensemble vocal qui faisait fureur à l'époque, Le Mystère des voix bulgares. Pour la plus grande partie de l'épisode, Snow évite une couleur exotique trop évidente, jouant plutôt sur le registre de la tension et de l'étrange. Sa meilleure prestation reste sans aucun doute le concert de percussions métalliques qui accompagne la fouille du site de démolition. C'est au moment où Alfred Kittel tombe victime d'Aboah que résonnent brièvement des voix incantatoires et des tam-tams typiquement africains. Ces sonorités reviennent lorsque le ministre raconte la légende du Teliko et qu'on voit Aboah s'évader de sa chambre d'hôpital.

Le seul comédien de **Teliko** qui mérite notre considération est Carl Lumbly (Marcus Dudd), le toujours très intense acteur, bien connu à l'époque pour ses apparitions régulières dans les séries *L.A. Law*, *Cagney & Lacey* et *M.A.N.T.I.S.*, et qui deviendra quelques années plus tard l'inoubliable Dixon dans *Alias*. Avec son regard hypnotique, sa prestance et sa voix théâtrale, Lumbly apparaît presque à contre-emploi dans le rôle de l'idéaliste et peu perspicace Marcus Duff. Il est bien regrettable que ce ne soit pas lui qu'on ait retenu plutôt pour jouer le rôle du monstre dans **Teliko**.

Il y a si peu à dire sur Willie Amakye (Samuel Aboah)! Au moins, Doug Hutchison (**Squeeze/Tooms**) et Timothy Carhart (**2Shy**), qui jouaient eux aussi de monstrueuses erreurs de la nature aux prises avec les angoisses quotidiennes de la survie, ne se contentaient pas de faire acte de présence devant la caméra, mais savaient donner réalité et consistance à leur personnage. Aussi discret qu'un figurant, Amakye affiche tout au long de l'épisode une placidité homogène qui frise l'absence totale d'expression. À sa décharge, il est fort probable que «l'acteur» se soit lancé dans l'aventure sans la formation et l'expérience voulues. Il semble en effet qu'au moment où on l'a recruté pour jouer le rôle du monstre de la semaine dans **Teliko**, ce coureur du 800 mètres originaire du Ghana revenait tout juste de sa participation aux Jeux d'Atlanta.

Mars 2011, v.1